

## LES DERNIERS ROMANS ALGÉRIENS<sup>(1)</sup>

---

Depuis quelques années la littérature de l'Afrique Mineure s'est accrue d'un grand nombre de romans. La facilité des communications, la séduction du ciel pur et des hivers cléments ont conduit dans cette nouvelle France un nombre considérable de touristes parmi lesquels se trouvaient des observateurs-nés et des écrivains de talent.

La dette de reconnaissance et d'émotion que ceux-ci contractèrent envers elle s'est traduite par des romans, par des recueils de nouvelles et d'impressions variés à l'infini.

On ne saurait trop féliciter et encourager les artistes qui consacrent leurs efforts à la noble entreprise de nous révéler la beauté de ces terres africaines et de nous en faire comprendre la vie multiforme et particulière.

La curiosité du monde colonial se développerait-elle en France et les œuvres de nos écrivains exotiques répondraient-elles à un besoin pressant ? Sans trop y croire, nous voulons cependant l'espérer. Même si ces romanciers d'avant-garde, en quête de nouveau à tout prix, ne cédaient qu'aux exigences de la production littéraire, leurs livres répandus dans le public ne parviendraient-ils pas à créer un courant favorable aux pays d'outre France, et à éveiller des curiosités sympathiques et qui s'ignoraient ?

La tâche est belle, le champ est vaste.

Romanciers coloniaux à qui l'ardeur et la volonté ne manquent pas, songez au retentissement qu'eurent dans des pays anglo-saxons : *Les Récits d'une femme africaine*, d'Olive Shreiner, et les livres plus récents de Kipling, sur l'Inde.

En ce qui concerne l'Afrique Mineure, un illustre ancêtre a tracé le premier et profond sillon dans ce champ d'investigations, où tant d'au-

---

(1) *France Nouvelle*, de Ferdinand Duchêne (Calmann Lévy); *Fils de grande tente*, de Seddik ben El Outa (Ollendorf); *Zezia*, de Paul Dumas (Ollendorf); *L'eau souterraine*, de Paul et Victor Margueritte (Librairie Femina); *Pepete le Bien-aimé*, de Louis Bertrand (Ollendorf); *Cagayous de Musette*, et les *Récits du Père Robin*.

teurs, depuis, se sont élancés à la recherche du pittoresque, du nouveau, de l'inconnu.

En 1858, n'est-ce pas sur les rives de Carthage que Flaubert (1), sollicité par le journal la *Presse*, élaborait le plan d'une étude antique qui devait devenir *Salammbô* ?

Après Bernardin de Saint Pierre et Châteaubriand, il renouait la tradition, il nous donnait ce livre prodigieux où l'exotisme se complique d'érudition, de magie et de barbarie.

Mais les temps ont marché.

L'antiquité défunte a fait place à la réalité vivante.

L'immigration continuelle a fini par constituer dans le Nord de l'Afrique un peuple nouveau que caractérisent nettement déjà des mœurs et des aspirations spéciales. Ce peuple bigarré, composé de tous les éléments latins de la Méditerranée devait, comme l'a si bien dit M. Ernest Chasles, « attirer l'attention des écrivains actuels, réalistes et sociologues, et leur permettre d'entreprendre leur enquête sur l'humanité dans ce domaine de l'exotisme où s'était d'abord exercé le génie des romantiques ».

Le pittoresque exclusif d'un Fromentin, d'un Daudet, les récits admirables mais très cantonnés d'un Masqueray, ne nous suffisaient plus. Le cadre s'était élargi, les problèmes se multipliaient. Les écrivains actuels comprenant tout le parti qu'ils pouvaient en tirer se mirent à la tâche sans tarder, et tour à tour ou tout à la fois peintres, moralistes, philosophes, investigateurs méthodiques et précis, ils se proposèrent d'envisager la nature et la société avec des vues plus profondes, avec ce goût des enquêtes humanitaires qui caractérise notre époque.

\*  
\* \*

Les romans algériens peuvent rentrer dans deux catégories bien distinctes.

Ceux dont l'intrigue se passe en Algérie comme elle pourrait aussi bien se passer ailleurs ; la nature africaine n'intervient que pour offrir un décor, un motif à paysages, tandis que les héros ne participent pas à la vie du pays et n'en dépendent point.

Tels : *l'Immoraliste* d'André Gide, livre hardi et inquiétant ; *La Route s'achève*, de St-Yves, ou *Zézia*, de Paul Dumas, bien qu'en plus d'une page ce livre nous donne des renseignements intéressants sur le mariage musulman.

---

(1) Lettre à M<sup>me</sup> Schlesinger.

Les autres ont eu le dessein plus précis de prendre leur matière dans le pays même, et la pétrissant de leurs mains d'artistes, de nous en modeler les contours avec toute la précision dont ils étaient capables.

On n'a pas lu sans un étonnement admiratif le livre de M. Duchêne, *France Nouvelle*.

En deux tableaux sobres et émouvants, il nous révèle l'antagonisme irréductible qui sépare le chrétien du musulman, les chocs hostiles de leurs mœurs et de leurs préjugés traditionnels, le spectacle attristant des déclassés, premier et peu encourageant résultat que produit fatalement l'impression de toute civilisation supérieure sur la civilisation inférieure.

M. Duchêne nous promène à travers la Kabylie. On voit qu'il a compris et qu'il aime ce pays grandiose, massif montagneux et peuplé, que l'industrie des indigènes a transformé en un immense verger.

Il nous raconte d'abord l'histoire d'une rekba, c'est-à-dire d'une de ces haines terribles entre familles qui, se perpétuant à travers les générations, ont souvent pour origine l'injure la plus futile. Alors nous assistons aux péripéties sanglantes d'une lutte sans merci qui, malgré tant de meurtres commis, ne laisse pas entrevoir chez les rares survivants, la haine assouvie et la vengeance satisfaite.

Et ces événements tragiques se déroulent dans un cadre merveilleux où s'empourpre la paix des crépuscules, où se lèvent sur la cime des forêts les aurores sereines des printemps africains.

Si ce premier récit ne met en scène que des musulmans avec toutes les nuances qu'on y rencontre, depuis le pseudo-assimilé jusqu'au réfractaire fanatique, dans le second, nous assistons aux luttes des colons aigris les uns contre les autres, aux conflits électoraux où la politique ne s'élève pas au delà des questions de personne et de l'intérêt le plus immédiat.

L'honnête fonctionnaire venu de France s'y corrompt bientôt, tout naturellement et comme à son insu ; dans ces pays sans argent, le prêteur devient vite un usurier. Et tandis que les immigrés se déchirent entre eux, se calomnient, se vilipendent, un peuple compact d'indigènes à qui la domination paraît intolérable fomente en secret la révolte qui éclate un jour, farouche, irrésistible, incohérente. Le feu est mis aux récoltes, les colons sont massacrés, c'est le tableau angoissant et fidèle de ce que fut l'insurrection de Margueritte, trop célèbre et trop récente pour que le souvenir n'en soit pas encore vivant dans toutes les mémoires.

Contrairement aux procédés habituels du roman qui ne conduisent à la conclusion de celui-ci que par une suite d'études minutieuses des principaux personnages et de leurs états d'âme, il n'y a pas ou presque pas de psychologie dans ce livre. On ne nous dit rien des répercussions mentales que les événements leur produisent. Mais les faits, mais leurs actes parlent pour eux, et leur silhouette tracée au burin avec un art extrême nous apparaît bientôt nette et distincte, comme une pointe sèche, sans

pénombre ni demi-teinte, comme avec le relief absolu et plein de maîtrise d'un Forain.

La vie jaillit de ce livre, anime chacune de ses pages, évoque toute une bourgade maritime avec ses pêcheurs, ses portefaix, ses petits bourgeois d'origines diverses, naturalisés, français, musulmans, tandis que dans l'arrière-pays agricole on entend gronder sous l'implacable soleil, dans le sirocco et parmi le tourbillon des sauterelles, la race vaincue mais non soumise, la plèbe kabyle, énigmatique et grave en ses burnous loqueteux.

Ce qui se dégage surtout de ces deux récits trop brièvement analysés c'est le désir de nous émouvoir sur la situation de l'Algérie et de nous engager à y porter énergiquement remède. Les notes, les renvois aux textes juridiques, les citations du Coran, sont très nombreux dans ce roman. Et c'est tout d'abord un peu déconcertant dans un livre de fiction. Mais l'auteur habile qu'est M. Duchène parvient néanmoins à nous donner l'obsession qu'il y a des réformes urgentes à accomplir tout en nous laissant fort peu l'espoir qu'elles arriveront à temps et qu'elles seront efficaces.

Avec le livre de Seddik ben el Outa : *Fils de Grande Tente*, nous apprenons à connaître une autre région et d'autres mœurs. Loin de la Kabylie, aux confins des Hauts-Plateaux, l'action évolue dans l'immense plaine du Chélif entre les monts du Zaccar et ceux de Teniet el-Hâd.

L'influence de la civilisation française sur les familles dominantes et maraboutiques du pays — la Grande Tente, c'est la noblesse — ne paraît pas avoir produit des effets très heureux.

Les caïds, les kadis, les élèves des médersas et les produits bâtards des écoles françaises y jouent un rôle prépondérant. Tout ce monde si discret, si renfermé à l'ordinaire, y tient continuellement de copieuses conversations à travers lesquelles ce que nous apercevons de leur âme manque absolument de beauté et de grandeur.

La cupidité, la fourberie, l'ambition la plus niaise semblent constituer le fond du caractère arabe. La soif des décorations surtout et le parti qu'en tire l'administration pour exercer son pouvoir sur eux tous, occupe une grande place dans ce livre. Personne ne songerait à nier que cela ne soit très exact. Tout Français d'Algérie peut à l'heure de l'absinthe ou du café conter plus d'une histoire de ce genre.

Les grands eux-mêmes ne dédaignent pas d'observer leur coréligionnaires et de jouer de leur piété pour leur extorquer de bons et trébuchants douros. A plusieurs reprises le fameux Otmane, marabout tout puissant, annonce à grand fracas son prochain pèlerinage à la Mecque. Puis, dès que les cadeaux d'usage eurent afflué chez lui, il trouve un prétexte pour ne pas partir ; et les cadeaux qu'aucun donateur ne voudrait pas reprendre : chevaux, harnachements, charges de grains, bestiaux, sont vendus au marché au profit du rusé marabout.

Autant que dans *France Nouvelle* de M. Duchêne, les morts mystérieuses ne sont pas rares.

Les coups de fusils sournois, la tasse de mauvais café jouent leur rôle dans les rivalités de familles.

Et pendant que ces arabes scélérats, sans esprit politique, sans autre lien social qu'un fanatisme étroit et néfaste, emploient tous leurs efforts à s'amoindrir et à se perdre, les colons laborieux, méthodiques et patients, s'installent peu à peu sur leurs terres, défrichent, cultivent, s'associent et transforment en serviteurs, autant dire en esclaves, ces maîtres inconscients de la veille.

Cependant, certains d'entre ceux-ci semblent en prendre conscience, et dans plus d'une de ces conversations qui sont une des surprises du livre, par ailleurs exact et intéressant, ils nous avouent ingénument leur admiration pour la France et leur désir sincère de collaborer à sa mission civilisatrice.

Jamais, dans aucun livre on n'avait autant fait parler l'indigène, on ne lui avait prêté une logique et une méthode de discussion aussi voisines de celles de nos meilleurs analystes. Il n'est pas rare de trouver dans ce roman, des phrases telles que celles-ci : « Ainsi raisonnait le marabout »... « Je n'aurais pas envisagé cette éventualité, dit Otmane »... « Mohamed était trop intelligent pour ne pas se dire... »

Les femmes elles-mêmes nous dévoilent leurs passions, leurs désirs les plus secrets, nous révèlent en de longues pages leurs projets les plus compliqués. Teben, une jeune femme de haut lignage qui réfléchit à sa situation, s'écrie : Oui, je serai sultane puisque je puis l'être, au prix de ma beauté. « Exaltée par cette pensée »... etc., elle ne nous cache rien de ses projets.

Quelque soit notre désir de croire sincères ces confidences et ces admirations flatteuses pour notre civilisation, nous craignons qu'elles ne renferment une forte dose d'arbitraire et de factice.

La qualité de Seddik ben el Outa qui, nous dit-on, est une femme, lui a permis sans doute de pénétrer dans plus d'un gynécée : mais si elle a pu explorer le harem, a-t-elle eu la grâce de sonder les cœurs ?

Souvent, au cours des événements compliqués dont nous suivons les péripéties sans ennui, nous avons l'occasion de traverser la forêt de Teniet.

Chaque fois nous en admirons les fameux cèdres, « les arbres royaux, aux troncs énormes, qui, superbes, exubérants de vie, jaillissent d'entre les roches hardies, saillant en fauve sur le ciel bleu » !... Ces descriptions parent d'une beauté sauvage les chapitres du livre qui se termine sur un hymne chanté par un arabe authentique, par le caïd El Djebari lui même, en l'honneur de la France et de sa mission civilisatrice !

Si vraiment l'indigène « les yeux fixés sur la clarté nouvelle, sur l'ère

de paix proclamée par la France, appelle le progrès, comprend enfin — nous dirions déjà — la nécessité d'une transformation complète » dans ses mœurs et dans ses aspirations, ce livre émaillé de crimes, de fourberie et de ténébreux desseins, est en définitive très réconfortant, et nous devons louer l'auteur d'avoir si bien pénétré la mentalité de l'arabe, de nous avoir montré et prouvé que cet idéal est après tout, pareil à celui de son maître français.

Voici donc deux livres : *France nouvelle* et *Fils de grande terre* dont les conclusions se ressemblent fort peu.

Le premier, qui se termine sur une révolte d'indigènes, sur un soulèvement fanatique, laisse aux événements le soin de proposer la conclusion qu'ils comportent et qui n'est pas rassurante.

Le second, plus tendancieux en son optimisme déclaré, n'hésite pas à anticiper sur les événements pour nous proposer comme réalité déjà tangible un ordre de faits et de tendances dont l'avenir seul pourra contrôler la véracité.

Mais l'Algérie est un immense pays. La civilisation kabyle diffère en plus d'un point essentiel de la civilisation arabe. Les mœurs des montagnards sédentaires ne sont pas les mêmes avec celles des nomades de la plaine.

En tenant compte encore du tempérament de l'auteur, ces diverses raisons suffisent à expliquer comment des œuvres également sincères et vivantes peuvent aboutir à des conclusions opposées.

\*  
\* \*

*L'Eau souterraine*, des frères Margueritte, est un livre moins ambitieux. Plein de charme et de mélancolie, s'il confronte lui aussi les deux races, ce n'est ni pour aborder les problèmes sociaux, ni pour prophétiser l'avenir.

L'anecdote qu'il nous conte est grande par son côté humain et de tous les temps par sa vérité physiologique.

*L'Eau souterraine* est un titre symbolique :

L'hérédité nous domine. Nous sommes ce que nos ancêtres nous ont fait. Dans nos veines coule un sang mystérieux qui n'est pas seulement le nôtre, mais celui aussi des innombrables générations qui nous ont précédé.

La fille d'un agha, une fille de race noble, élevée à la française, pourra parler notre langue, jouer au croquet, offrir des « garden party », épouser le séduisant Georges Allier, officier de cavalerie, se convertir au christianisme dans un couvent de Paris pour plaire à sa belle famille qui

L'adore, connaître tous les triomphes et les adulations que la vie mondaine accorde si facilement à la beauté des femmes et à leur grâce, si la malheureuse vient un jour à perdre mari, enfant, belle-famille et jeunesse, où se réfugiera-t-elle pour abriter son désespoir et recueillir des consolations, si ce n'est au berceau de sa famille et dans les souvenirs lointains et vivaces de sa première enfance ?

Tout cela est, hélas ! d'une logique implacable et d'une vérité absolue.

Aïcha, la fille de l'agha Si Salem, qui fut bercée sous les palmiers de Laghouat, connaîtra tour à tour l'enivrement de ces joies un peu factices et l'amertume de ces épreuves trop réelles. Triste, curieux, fort rare exemple de « déracinée », elle sera poussée dans une voie qui n'était pas la sienne par son père lui-même.

C'est le goût du pouvoir et des décorations — il est en cela pareil aux héros de M. Duchêne et de Seddik ben El Outa — qui lui permet d'autoriser sa fille à accomplir des actes aussi gros de scandales au point de vue indigène que l'apostasie et le mariage français.

Les frères Margueritte connaissent admirablement cette Algérie dont plus d'un endroit rappelle le nom de leur père. Nous avons eu l'occasion de mentionner à propos du livre de M. Duchêne, l'insurrection de Margueritte, village qui tient son nom du général. Sur le plateau du Sersou nous avons connu un autre endroit, ombragé par des trembles magnifiques et des saules-pleureurs, que les indigènes appelaient indifféremment Aïn el Aneub (la source de la vigne) ou le jardin Margueritte. Toutes les pages consacrées à l'idylle de Georges et d'Aïcha dans l'oasis de Laghouat sont empreintes d'un charme exquis et évocateur.

Un matin, dans les allées terreuses des jardins lourds de senteurs immobiles, elle a donné sa parole à Georges.

« A la violence de son émotion, elle avait pu mesurer alors l'étendue de son amour. Elle s'était rebellée d'abord, par orgueil, mais sa rancune était vite tombée, si vite qu'au bout de quelques jours l'indomptable savourait l'enchantement d'être domptée. »

Du reste maintenant, nul regret. Mektoub ! le sort en était jeté !

Mektoub ! c'est encore le mot qu'elle dira vingt ans plus tard quand elle reviendra seule et désemparée à Laghouat.

« Une fatalité supérieure pèse sur tous les êtres humains. Hier elle avait un mari, des parents, des amis ; elle était belle, jeune, riche. Aujourd'hui, la voilà seule, vieillie, pauvre. »

Je ne sais si nous pourrons jamais nous apitoyer sur le sort d'Aïcha autant qu'il conviendrait. Un tel concours de circonstances néfastes contribue à sa misère actuelle, la mort vient si à propos la réduire à l'isolement que l'intervention précise et renouvelée de ces causes extérieures nous émeut moins peut-être que si l'infortune de l'héroïne avait été due à n'importe quelle cause pourvu que sa personnalité ait à inter-

venir. Mais Aïcha n'est pour rien dans ses malheurs. Parvenue au sommet de la tour dorée où la vie l'a d'abord conduite elle voit maintenant la mort en saper progressivement la base. Et l'on ne peut rien, n'est-ce pas, contre les atteintes de cette terrible travailleuse.

Quoiqu'il en soit, voici Aïcha finalement réduite à vivre à Laghouat auprès de son très vieux père.

« Elle était devenue énorme... Elle avait repris son costume national et les indigènes lui savaient gré de son retour aux mœurs héréditaires... Elle repensait maintenant dans sa langue originelle. Elle était forcée de chercher ses mots lorsqu'elle avait à prononcer une phrase française »...

Ame invisible ; eau souterraine qui longtemps court sous les sables pour réapparaître parfois à la lumière du jour.

La dernière page de ce livre charmant se termine par une explication du symbole.

Les frères Margueritte, qui ont publié des ouvrages de l'ampleur du *Désastre*, des *Tronçons du Glaive* et de *La Commune*, pourraient aisément retrouver en Algérie, s'ils le voulaient, autant de souvenirs et de documents légués par leur père, qu'ils en ont recueilli autour de Sedan sur cette guerre de 1870 où le général trouva une mort glorieuse.

Les faits d'armes, les épisodes dramatiques ne manquent pas dans l'histoire de la conquête algérienne.

Après un classement méthodique et choisi, ces matériaux accumulés dans les mémoires du temps, mériteraient de revivre dans quelque œuvre de grande envergure pareille à *Une Époque*.

Et le puissant ouvrier qui s'absorberait dans cette noble tâche donnerait enfin à la jeune colonie l'épopée qu'elle attend encore.

Les frères Margueritte songeront peut-être un jour qu'ils sont désignés pour l'entreprendre.

\*  
\* \*

M. Louis Bertrand, auteur fécond et dont on attend beaucoup, nous a jusqu'à maintenant donné trois romans sur l'Algérie.

Du *Sang des Races* et de *La Cina* nous n'en pourrions rien dire qui n'ait déjà été dit.

Le dernier en date est *Pepete le Bien-Aimé*.

*Pepete le Bien-Aimé!* Titre bizarre et qui flaire un peu l'abjection dans l'amour.

Sans doute, M. Bertrand ne l'a pas choisi sans préméditation, car, au cours du roman, il nous révèle en effet un milieu où ne fleurit pas plus la vertu que la beauté.



Nous explorons avec lui les bas quartiers d'Alger, et à notre stupéfaction nous n'y voyons grouiller qu'un ramassis de monstres, de larves, d'êtres extraordinaires sans l'ombre de conscience, et dont les mobiles d'action primordiaux se réduisent à la sensualité et au lucre.

Comme au 3<sup>e</sup> Chant de l'*Enfer*, on, pourrait écrire en tête de ce roman désolant et féroce, les paroles de Dante : Laissez toute espérance, ô vous qui entrez !

Pepete, c'est Cagayous, c'est l'enfant du trottoir, le joli cœur des bals de barrière, le gars solide aux reins en ébullition que toutes les femmes adorent, depuis la laveuse de vaisselle et la fille de lupanar, jusqu'à la bouchère aux chaînes d'or, la riche et grosse Vicente.

Il nous est difficile d'insister davantage.

Ce que nous venons d'en dire suffit pour indiquer les tendances du livre qui, soutenu par un talent indéniable, nous plonge à chaque page dans des abîmes de grossièreté, de dévergondage et de désespoir.

Nous ne voulons croire ni au parti pris, ni au procédé. Nous ne voulons pas non plus nous laisser aller au sourire quand bien même la pensée nous préoccuperait parfois que l'auteur cherche peut-être à se jouer de notre sensibilité.

Nous n'oublions pas la tyrannie des formules.

L'art pour l'art en est une qui fut affirmée par un maître trop fameux pour que nous la discutions. Cependant, nous serions presque tenté d'affirmer que M. Bertrand n'a pas le droit de galvauder son grand talent dans l'exploration de tels milieux, si l'horreur qu'il en ressent l'empêche d'y découvrir, quelque faible qu'en soit le nombre, des êtres de bonté, de mansuétude ou simplement d'indifférence. Il y a trop d'uniformité dans la peinture exclusive du vice, pour qu'il ne s'en dégagât pas rapidement beaucoup de monotonie.

Aux premières pages du roman, on voit bien, à la vérité, qu'Angèle, la petite giletière, aime Pepete. Et c'est à elle que vers la fin celui-ci retournera pour l'épouser. Mais l'ingénue, en dépit de la candeur qui la garde des souillures, ne passe à travers les épisodes de ce sombre roman que comme une silhouette à peine indiquée.

Les amies Marthe et Remedio sont physiquement repoussantes.

Le goût de l'outrance est tentant, mais Zola, dans *l'Assommoir*, dans ses livres les plus exagérés, n'a point manqué de dresser de grandes figures, et la Gervaise, par exemple, est une de ces femmes dont la santé morale et la volonté nerveuse ne se démentent pas un instant.

Ici, Vicente, la bouchère âpre au gain et maîtresse femme, dès qu'elle tombe amoureuse de Pepete, ouvre à celui-ci les tiroirs de sa caisse, s'abandonne à toute la frénésie de sa passion, décide la mort de son mari et avec l'aide de sa servante juive experte en sorcellerie, elle fait boire au boucher le poison habilement doré qui conduira cette brute au tombeau.

Alors il faut voir gémir sur le canapé de l'arrière boutique ce colosse hydropique, cette masse de muscles sans ressorts, cet être fantastique, plus bestial qu'humain qui, en compagnie de son garçon d'étal, un pauvre idiot long et maigre, se délecte en des repas immondes de têtes de béliers, d'yeux de veaux et d'autres viscères.

L'un des amis de cet homme est un assassin.

A la Cour d'assises, il a déjà senti sur son cou le froid du couperet quand un verdict inespéré le renvoie indemne.

Ce n'est pas tout. Les clients sont des espions, les voisins des fourbes et des calomniateurs. La famille de Pepete, tous les siens, tout ce populaire quartier de Bab-el-Oued croient aux sorts, aux conjurations, aux maléfices et à la vertu des philtres.

Les jeunes gens ne boivent pas : ils s'enivrent.

Leurs amusements dégénèrent en bagarres.

La fanfaronnade, la jalousie, l'irréflexion les poussent à tenir des paris stupides. La plupart sont crasseux et tarés. Qu'ils soient siciliens, maltais ou mayorquais, car on y voit peu de français, tous sont des impulsifs méchants et rancuniers. Aucun n'accorde une minute de réflexion à ses actes, n'a de retour de conscience sur lui-même, le moindre élan de bonté ou de désintéressement.

Ainsi donc Alger renferme une immense population qui vit dans l'hébetude et dans le vice.

Cette ville pimpante et claire, intelligente, active et travailleuse repose sur des fondements d'ignominie, fleurit sur un fumier humain plein de germes de mort et d'exhalaisons putrides.

Ainsi du moins l'a voulu l'artiste qu'est M. Bertrand.

Quand, il y a quelques années, parut ce beau livre, *Le Sang des Races*, plein de lumière et de vie généreuse, nous saluâmes en lui le poème épique du roulier. Le vent tenace qui poussait jadis les conquistadors à la découverte du monde sembla enfler de nouveau les pages de ce roman d'aventures simple en ses lignes, grand par son symbole. L'Algérie moderne y palpait d'ardeur et de juvénile enthousiasme et, des rivages au désert, le chant de ses terres lumineuses y proclamait en accents profonds le renouveau de sa force et de sa beauté.

Le penchant pour la vie brutale, la peinture des passions sensuelles, à vrai dire, s'y révélaient déjà. Mais un beau souffle lyrique en poétisait les héros et vivifiait ce que pourrait comporter de monotone l'extrême simplicité de leur caractère et de leurs aventures.

Nous avons retrouvé ces mêmes tendances dans *Pepete le Bien-Aimé* et nous n'en avons pas été autrement surpris.

Mais elles sont ici exagérées jusqu'à l'abus.

Le milieu est le même avec la beauté et le souffle en moins.

M. Bertrand possède un style vigoureux dont nous admirons la concision et la clarté.

Il sait discerner sous l'aspect éphémère des attitudes et des pensées ce qu'il y a d'éternellement semblable dans la vie des hommes. Telle imprécation proférée par un juif loqueteux évoque aussitôt l'anathème des temps bibliques.

Les paysages sentis profondément, rendus avec bonheur sont le charme de ce livre et constituent de véritables et de nécessaires stations de repos au cours de sa lecture.

Si l'on ne peut exiger d'un auteur qu'il rende les choses autrement qu'il ne les voit, on a cependant toujours le droit, du point de vue de l'œuvre d'art, de lui demander la sincérité et la vérité dans l'observation.

L'indifférence morale qui caractérise notre époque, la prédilection générale à ne nous montrer qu'une humanité réduite aux instincts, sont-elles compatibles avec la complexité de la vie où le bien et le mal, le beau et le laid sont si étroitement engagés dans un conflit perpétuel ?

Sans prétendre avec Tolstoï en son absolutisme, que l'art et la morale ne vont pas l'un sans l'autre, peut-on concevoir qu'une œuvre, où le cadre violente la nature, puisse se soutenir et durer par la seule vertu de ses qualités littéraires, si l'observation y est partielle et la vérité suspecte ?...

C'est le talent même de l'auteur et l'originalité de son œuvre qui nous ont entraîné à ces critiques et à ces considérations d'ordre général.

Car le Sang des Races et Pepete le Bien-Aimé tirent leur originalité très nette de ce qu'ils marquent véritablement une époque dans la littérature algérienne.

Ce serait sortir du cadre de cette étude que d'accorder à cet aperçu tout le développement qui lui conviendrait. Toutefois, nous devons rappeler que si le réalisme trop étroitement conçu par Zola ne pouvait longtemps faire école, il eut ceci de bon qu'il nous apprit à nous intéresser au peuple et à découvrir dans ce milieu une variété, une richesse presque inépuisables d'observation et d'étude.

Les procédés du maître furent appliqués par M. Bertrand à l'Algérie.

Venant après tant de romanciers qui, en parfaits exotiques, n'avaient vu dans la colonie que la couleur du pays, que le pittoresque de l'Arabe, M. Bertrand nous a rendu le grand service de comprendre que ce genre avait vécu et qu'il y avait d'autres sujets d'étude.

Ayant découvert et choisi son milieu, il l'étudia et le peignit selon ses tendances. Quelles que soient les réserves qu'on peut faire sur celles-ci, il n'en reste pas moins certain que M. Bertrand est venu à l'heure favorable pour renouveler la manière un peu usée de ses prédécesseurs, et que les futurs romanciers coloniaux seront redevables à ce novateur fortuné de la multiplicité des milieux qu'il leur aura révélés.

\*  
\* \*

En parlant de Pepète, en voulant le définir, le mot de Cagayous nous est venu tout naturellement à l'esprit.

Cagayous est un type d'origine récente. Il y a environ cinq ans, Musette, journaliste humoristique, le découvrit, lui donna ses lettres de naturalisation, et Cagayous devint aussitôt populaire tant le type du voyou algérois était, sous ce nom, ingénieusement observé et rendu avec bonheur. Il possède une façon de voir et un langage tout à fait personnels : surtout, il n'est pas dépourvu de cette philosophie pleine de bon sens, de malice et de résignation qui fleurit sur le pavé de toutes les grandes villes. Il est de la famille du gavroche parisien et du guignol lyonnais.

Les divers fascicules de « Cagayous » est une valeur documentaire des plus intéressantes pour tout ce qui concerne l'élément flottant des faubourgs d'Alger. Un plan, quelque souci de la nature, un peu d'intrigue et de composition feraient de ces cahiers épars un livre d'une réelle portée. Il constituerait un vrai régal d'une saveur très spéciale pour tous ceux qui connaissent Alger et en aiment le pittoresque...

Nous ne terminerons pas cette étude rapide sans mentionner dans les notations contemporaines sur l'Algérie, les croquis du Père Robin.

Quelle n'est pas la rigoureuse exactitude des types si divers, des silhouettes si parfaitement crayonnées qu'il nous a donnés ces années dernières dans un périodique éphémère, « *La Revue Algérienne* » !

L'armée roulante, le fonctionnaire, le petit colon exhibèrent en ces trop courts récits, leurs défauts, leurs ambitions, leurs préoccupations caractéristiques dans leur relief le plus saillant et leur mérite le plus naturel.

On ne pourrait en nier l'authenticité absolue. On retrouve là de vieilles connaissances. On les a rencontrées maintes fois au long des routes rectilignes et tristes, au café du petit bourg verdoyant ou dans les hideux villages géométriques.

\*  
\* \*

Et voilà que commencent à sourdre du pays même, par l'effort d'essayistes grandis sur son sol, des types locaux, la peinture des mœurs fondamentales, et certain fumet du terroir, certaine atmosphère qui ne trompe pas où l'on discerne aisément que seul, un sens profond de la contrée présidé à leur création.

Tout y est simple. Rien n'est arrangé en vue de l'effet à produire. La naïveté, au sens un peu archaïque du mot, a mieux servi ces auteurs que les grands effets du style ou que le plan minutieusement élaboré et observé avec logique.

Malgré leur peu d'envergure, en dépit des livres substantiels dont nous venons de parler, nous aimons *Cagayous* et les *Récits du père Robin*.

Nous voyons dans ces brochures mêmes, les origines, les premières tentatives de la littérature algérienne proprement dite. Car nous croyons celle-ci encore à ses débuts.

Certes, beaucoup de romanciers venus de France, beaucoup d'auteurs de talent continueront à écrire sur l'Afrique Mineure, feront de cette prenante Algérie le sujet de plus d'une étude.

Mais, assurément, il ne suffit pas de parcourir des terres nouvelles et de les aimer pour les comprendre dans leur essence. Tout pays exige davantage et ne se livre d'ordinaire qu'à ses fils. Il faut avoir bu son lait, vibré de ses aspirations, participé à sa vie et senti en soi-même la répercussion de ses évolutions les plus secrètes pour que l'œuvre méditée et mise au point soit entièrement libérée de ces deux tares : l'exotisme et le clinquant, qui la classent sans la situer.

Malgré la volonté d'effacement de l'auteur, c'est toujours son tempérament que nous apercevons au fond de son œuvre. Que ce soit un truisme, nous en convenons, mais il ne faut pas l'oublier.

Or au point de vue du roman colonial, l'étranger se trouve placé dans des conditions défavorables puisqu'il est dominé par son hérité propre. Quoiqu'il fasse et quel que soit son talent, il verra plus qu'il ne sentira. Il ne pourra tabler sur rien d'ancien et de profond : tout est nouveau pour lui. Bien des détails, bien des faits prendront à ses yeux une importance qu'ils n'ont peut-être pas. Il aura toujours la préoccupation d'expliquer, de juger ce pays d'après le sien. Il s'étonnera aussi bien des différences que des similitudes et leur accordera une importance dont la relativité ne saurait affecter le natif.

Pour celui-ci rien de semblable.

Tandis que l'étranger examine forcément du dehors, le natif vit sur un fond stable qui constitue le grand domaine de l'inconscient et où se sont classés avec lenteur et certitude ces détails, ces faits, et cette foule d'émotions et de connaissances auxquels, mieux que tout autre, il saura donner leur valeur intrinsèque et rigoureuse.

Les exemples décisifs ne manquent pas pour confirmer cette opinion.

Les Tolstoï, les Tourguéneff, les Olive Shreiner, sans oublier notre grand Michelet, n'ont eu qu'à se pencher sur leur âme et à l'écouter chanter pour que la transcription fidèle de ce chant dans leurs œuvres s'imposât aussitôt à nos oreilles ravies comme l'émanation même de l'âme nationale.

C'est que pour ses rares écrivains l'initiation était faite. A leur insu, le lent travail des siècles les avait formés ; et quand le génie qui veillait en eux leur découvrit ce patrimoine commun de souvenirs et d'espérance ils y trouvèrent sans peine la lyre natale dont les accents immortels s'éveillèrent sous leurs doigts.

Et si l'Algérie doit un jour posséder son poète national, il est certain que le destin souriant le fera naître de son sol et que cet heureux fils saura bientôt conquérir à son tour, avec la reconnaissance de ses compatriotes, la gloire universelle.

R. DE VANDELBOURG.

---